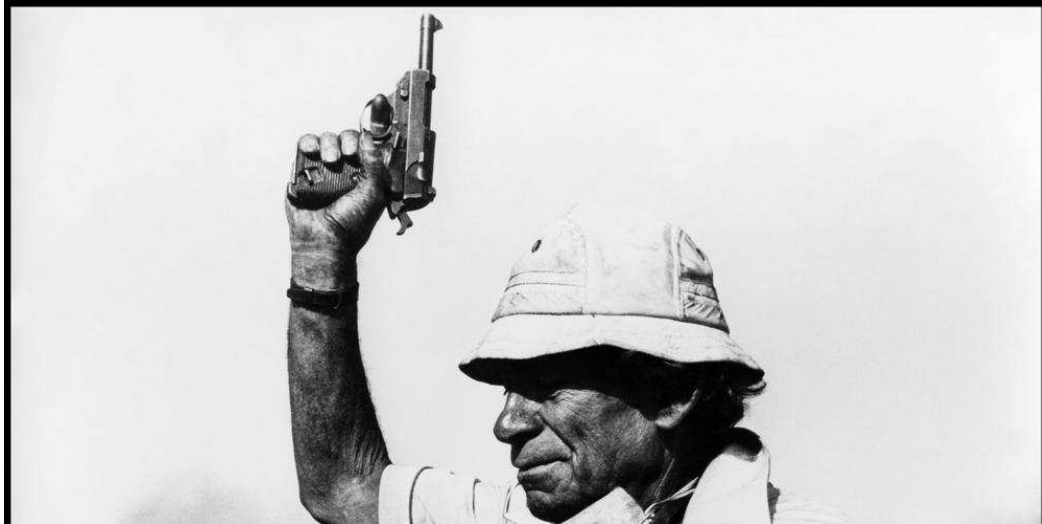


Rétrospective à la Cinémathèque

Samuel Fuller, un road-tripes vers le 7e art

Jérémy Couston

Publié le 09/01/2018. Mis à jour le 09/01/2018 à 18h06.



EXCLU WEB ABONNÉS – Si sa filmographie est pleine de cruauté, de sang et de violence, c’est qu’elle fut nourrie de sa propre expérience. Journaliste d’investigation dans les bas-fonds new-yorkais, puis dans les âpres recoins de l’Amérique profonde, le cinéaste fut aussi, en tant que soldat, acteur de trois débarquements et témoin de l’horreur nazie, entre autres boucheries.

« Les jeunes cinéastes américains n’ont rien à dire, et Sam Fuller encore moins que les autres. Il a quelque chose à faire, et il le fait naturellement, sans se forcer.

» Dans les Cahiers du cinéma de mars 1959, le critique et futur cinéaste Luc Moullet rappelle cette donnée

essentielle : le réalisateur de *La Maison de bambou* et de *Quarante Tueurs* n'est pas doué pour le baratin. Son carburant, c'est sa vie. Point final. A de très rares exceptions près – quand il adapte Romain Gary dans *Dressé pour tuer* –, ses films puisent dans sa riche et tragique biographie et laissent le spectateur étourdi et ravi, après quatre-vingts minutes sans temps morts ni fioritures. Les trente-cinq premières années de la vie de Samuel Fuller (1912-1997), durant lesquelles il sera tour à tour vendeur à la criée, journaliste d'investigation, reporter dans l'Amérique en crise, puis soldat, durant la Seconde Guerre mondiale, lui fourniront la matière, haute en couleur, des scénarios et des films qu'il écrira et réalisera dans la seconde partie de sa vie, à son retour du front.

“Le cinéma est comme un champ de bataille. Amour. Haine. Action. Violence. Mort. En un mot, émotion.” (Samuel Fuller, en 1965, dans “Pierrot le fou”, de Jean-Luc Godard.)

« *Son cinéma prend sa source dans l'expérience d'une terreur réelle ou vécue* », rappelle justement Jean-François Rauger dans un des nombreux ouvrages qui accompagnent la rétrospective intégrale organisée par la Cinémathèque française. « *Le cinéma est comme un champ de bataille. Amour. Haine. Action. Violence. Mort. En un mot, émotion.* » La brève leçon de cinéma donnée par Samuel Fuller, en 1965, devant la caméra de Jean-Luc Godard, dans une séquence mythique de *Pierrot le fou*, résume son engagement et sa philosophie. Pour toucher le spectateur, il faut tremper sa plume dans les plaies. Donner à voir ce que l'on a vécu. L'impérieuse nécessité de raconter la vie telle qu'elle est, dans toute sa cruauté, dans toute sa fureur, s'imposera au cinéaste dès son plus jeune âge.

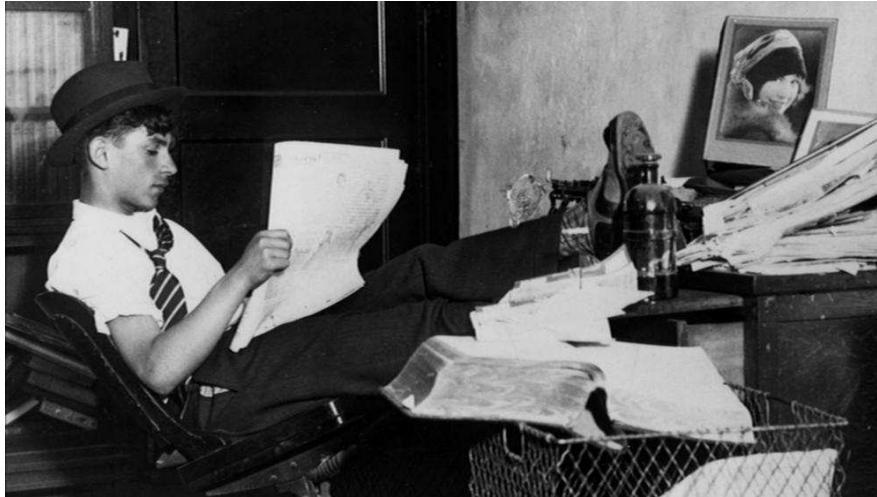
Vendeur à la criée, grouillot, puis reporter

A 11 ans, il perd son père et déménage avec sa mère, de Boston à New York, dans un modeste appartement de l'Upper West Side. Dès le lendemain de son arrivée dans « la Ruche », il achète les quotidiens new-yorkais à un penny – en 1924, il y en a pas moins de seize –, qu'il revend le double aux passants sur la 42e Rue ou au débarcadère des ferry-boats pour le New Jersey. « *La liberté de la presse, c'est la liberté de dire la vérité* », fera-t-il déclarer au héros idéaliste de *Violences à Park Row* (1952), son film le plus personnel, inspiré de ses jeunes années dans la presse, qu'il dédiera, avec un mélange de candeur et de hauteur, « *au journalisme américain* ».



A force d'arpenter Park Row, qui abrite toutes les rédactions au cœur du Financial District, au pied du pont de Brooklyn, le vendeur se rêve reporter. Il sera d'abord *copyboy*, le grouillot qui passe l'article d'un bureau à l'autre, pour le *New York Evening Journal*, le plus grand et le plus puissant quotidien des Etats-Unis : un million deux cent mille exemplaires par édition, quatre éditions par jour... Son sulfureux et richissime propriétaire, William Randolph Hearst, servira plus tard de modèle à Orson Welles pour *Citizen Kane*.

Pour le *New York Graphic*, il couvre les homicides et côtoie les mouchards, les pick-pockets, les voyous, jusqu'aux vrais criminels. Expérience fondatrice dont il saura se souvenir.



A 16 ans, il en a assez de lire et de classer les articles des autres, et se fait embaucher au *New York Graphic* pour couvrir les homicides : sa passion. Il fait le pied de grue devant les commissariats de Manhattan, distribuant chewing-gums et cigares aux policiers contre des infos croustillantes. Il côtoie les mouchards, les pick-pockets, les voyous, jusqu'aux vrais criminels, expérience fondatrice dont il saura se souvenir pour écrire *Le Port de la drogue* (1953) ou *Les Bas-fonds new-yorkais* (1961).



« *Je traînais tellement à la morgue que mes fringues puaient le formol. Un parfum de mort imprégnait mon costume* », raconte-t-il dans sa géniale autobiographie, *Un troisième visage* – sa fille unique, Samantha, l’a fait lire à James Franco, Tim Roth, William Friedkin, Mark Hamill et à une douzaine d’autres acteurs et réalisateurs, admirateurs ou collaborateurs de Fuller, qui témoignent dans un passionnant documentaire, *A Fuller life*, sorti récemment en DVD. « *J’aime être un charognard* », se plaisait à dire Fuller, au grand dam de sa mère. A la fin des années 1920, il craque en assistant à sa troisième exécution sur la chaise électrique, dans la prison de Sing Sing, au bord de l’Hudson. La peau qui devient pourpre, puis bleue, la fumée : c’en est trop pour lui...



“Si vous voulez comprendre l’Amérique, bougez votre cul et allez l’explorer vous-mêmes. C’est un endroit immense et époustouflant.” (Samuel Fuller.)

L’horreur de ces crimes d’Etat lui donne des envies d’air pur, de vagabondage. Commence, alors, une période de reportages dans l’Amérique de la Grande Dépression : mineurs de charbon en Virginie, cow-boys dans l’Oklahoma, pêcheurs de crabes en Louisiane, ramasseurs de coton en Géorgie, éleveurs laitiers en Illinois, constructeurs de route en Floride seront les antihéros de ses articles, toujours précédés d’une citation du poète anglais John Dryden : « *Some tell, some hear, some judge of news, some make it.* » (« Certains les racontent, certains les écoutent, certains commentent les

informations. Et certains les font. ») Il achève sa ruée vers l'Ouest, l'info et la vérité sur les docks de San Francisco, paralysés par la grève générale de 1934. « *J'étais en symbiose avec mon pays comme jamais auparavant, écrira-t-il. Jeunes gens, si vous voulez comprendre l'Amérique, bougez votre cul et allez l'explorer vous-mêmes. C'est un endroit immense et époustouflant.* »

Il comprend le pouvoir des images quand il assiste à une réunion du Ku Klux Klan, au cours de laquelle une femme sort innocemment son sein pour allaiter son bébé au milieu des chants racistes et des appels au lynchage.

Pour illustrer ses articles, tellement ravageurs que ses patrons viennent à douter de leur véracité, Fuller se met à la photographie. Il comprend le pouvoir des images quand il assiste à une réunion du Ku Klux Klan, au cours de laquelle une femme, revêtue du traditionnel costume et son bonnet pointu immaculés, sort innocemment son sein pour allaiter son bébé, au beau milieu des chants racistes et des appels au lynchage. La tête pleine d'images et d'histoires, il se rend à Hollywood, où l'un de ses mentors en journalisme, reconverti scénariste chez RKO, lui ouvre les portes du studio. Il y signe une poignée de scénarios qui seront tous réécrits car jugés trop noirs. Déception. Le cinéma attendra.

Au cœur des carnages de la guerre

En 1941, après l'attaque japonaise contre Pearl Harbor, Fuller s'enrôle dans l'armée. Il a 29 ans. « *La perspective*

de la vie militaire : l'uniforme, marcher au pas, porter un fusil, me battre, ne me faisait pas spécialement bander. Ce que je ne pouvais m'ôter de la tête, c'était que j'avais là une opportunité de couvrir le plus grand crime du siècle. Et rien n'allait m'empêcher d'en être le témoin. » Son expérience de reporter pousse ses supérieurs à l'orienter vers le service communication, afin d'alimenter le journal des forces armées. Refus catégorique : il n'a pas signé pour finir derrière un bureau. Il s'enrôle, donc, dans la 1re division d'infanterie, « The Big Red One », qui n'offre aux soldats que trois possibilités : revenir mort, blessé ou fou.



Sous les ordres d'Eisenhower, il participe, et survit, à trois débarquements : l'Algérie en 1942, la Sicile en 1943 et la Normandie en 1944. Le journal qu'il tiendra méthodiquement, lors de toutes ces années passées à marcher au pas, main dans la main avec la mort, sera recyclé dans la demi-douzaine de films de guerre qu'il tournera à Hollywood dans les années 1950 et 1960 : *J'ai vécu l'enfer de Corée, Baïonnette au canon, Ordres secrets aux espions nazis, Les maraudeurs attaquent*. Dans lesquels la Corée remplace parfois et opportunément l'Allemagne nazie pour coller à la sinistre actualité.

En ouvrant lui-même les portes des fours crématoires du camp de concentration de Falkenau, le soldat Fuller est l'un des premiers témoins de l'horreur. Il racontera l'histoire dans *The Big Red One* (1980).



Mais son tout premier film, Samuel Fuller ne le tourne pas en 1949, comme le prétendent les dictionnaires : il ne s'agit pas du poisseux et torturé western *J'ai tué Jesse James*. Après avoir débarqué à Omaha Beach, le soldat Fuller continue sa route en Belgique, en Allemagne, pour finir par découvrir, et libérer, le camp de concentration de Falkenau, à la frontière tchécoslovaque. En ouvrant lui-même les portes des fours crématoires, il est l'un des premiers témoins de l'horreur. Il voit l'indicible. Armé d'une caméra Bell and Howell 16 millimètres, il filme les habitants de Falkenau, contraints d'inhumer les victimes du camp situé tout près de leur ville. « *Comment dire au monde ce que nous avons vécu ? Ce dont nous avons été témoins ? Comment allons-nous vivre avec cela ?* » s'interroge Fuller une fois revenu parmi les vivants. Après l'avoir longtemps ressassée, refoulée, ruminée, il finira par raconter l'histoire qu'il a vécue dans *The Big*

Red One. Le film, de la trempe d'*Apocalypse now* (Coppola) ou de *Full Metal Jacket* (Kubrick), sort en 1980.



Fuller aura consacré sa vie à dire la vérité, vingt-quatre fois par seconde. Comme un devoir, une mission qu'il s'était fixée après avoir été le témoin privilégié de tant d'éclats de vie et de mort. Il a fait de son mieux. Sans y parvenir tout à fait. A ses yeux, il était, d'ailleurs, impossible de décrire fidèlement la guerre dans un livre ou un film. « *Pour faire comprendre une bataille à des lecteurs, certaines pages du livre devraient être piégées. Pour qu'un spectateur ait une idée du combat, il faudrait lui tirer dessus de l'autre côté de l'écran.* »



RÉTROSPECTIVE SAMUEL FULLER

Jusqu'au 15 février, à la Cinémathèque française.

À VOIR AUSSI

A Fuller life, récit d'un authentique franc-tireur américain, de Samantha Fuller, en DVD et Blu-ray chez Carlotta.

Les Bas-fonds new-yorkais (1961), de Samuel Fuller, en salles le 10 janvier.

À LIRE

Un troisième visage. L'histoire de ma vie d'écrivain, de combattant et de réalisateur, de Samuel Fuller, éd. Allia, 2011, 608 p., 20,30 €.

Samuel Fuller, le choc et la caresse, dir. Jacques Déniel et Jean-François Rauger, éd. Yellow Now, 2017, 352 p., 38 €.

Samuel Fuller. Jusqu'à l'épuisement, de Frank Lafond, éd. Rouge Profond, 2017, 352 p., 45 €.

Samuel Fuller, un homme à fables, de Jean Narboni, éd. Capricci, 2017, 160 p., 18 €.

Il était une fois... Samuel Fuller. Histoires

d'Amérique racontées par Samuel Fuller à Jean Narboni et Noël Simsolo, éd. Cahiers du cinéma, 1987, 350 p., 24,95 €.